

moniale qui lui donne ce pouvoir d'intégration et d'unification? C'est en empruntant le langage courant de la Renaissance que nous arriverons le plus aisément à une claire compréhension. Cette époque professait qu'il y a correspondance entre le microcosme et le macrocosme; l'homme serait le miroir de l'Univers. Ceci est scientifiquement exact en ce sens que la Nature et la destinée humaine constituent des parties intégrantes de l'ordre universel, et que nécessairement la partie participe des caractéristiques du tout. Or dans l'état de mariage, et dans l'état de mariage seulement, cette participation intégrale et totale est librement consentie.

Toute vie organique supérieure est bipolaire en son essence. Mais jamais les principes masculin et féminin n'arrivent à se fondre aussi intimement qu'ils le désirent, sauf pour de brefs instants. Et jamais non plus l'un ne réussit à échapper au champ de forces de l'autre: la tension entre les sexes demeure toujours la pre-

tout former le cœur; on exerçait l'enfance aux émotions étrangères à cet âge. Des mères tendres étaient tentées de renier leurs fils comme un être dénaturé, parce que le petit bonhomme n'avait pas voulu s'attendrir sur le sort d'une mouche noyée. Il résulta de ces ébranlements prématurés des dispositions malades. Je me rappelle avoir vu dans mon enfance de jeunes et belles femmes qui, par une affectation devenue naturelle, tombaient évanouies à tout propos. Une secousse un peu plus forte les jetait dans des attaques de nerfs; de sorte que tout ce qui les entourait était continuellement dans les angoisses; et c'est précisément ce qu'on trouvait adorable.

Des voix sévères se firent entendre; on accusa hautement Goethe d'avoir causé plusieurs suicides et d'avoir faussé toutes les idées morales: mais c'était *vox clamantis in deserto*; il fallait bien que la fièvre épidémique eût son terme naturel. Quelques essais de satire, qui parurent dans le

certaines régions d'Allemagne, les enfants naturels sont tenus à l'écart des fonctions honorifiques auxquelles peuvent accéder les non naturels.

Il se mouvait aussi lentement que la petite aiguille d'une montre au milieu d'une quantité innombrable d'aiguilles indiquant les secondes.

Tu crois que je cours après l'étrange parce que je ne connais pas le beau, mais non, c'est parce que tu ne connais pas le beau que je recherche l'étrange.

Lorsqu'ils ont trouvé la vérité dans la nature, ils la flanquent de nouveau dans un livre, où elle est beaucoup moins en sûreté.

Faire exactement le contraire s'appelle aussi imiter, c'est même expressément imiter le contraire.

Ce n'est pas à votre esprit, si habile à tout déguiser, que je parle, mais à votre conscience.

Ne criez pas contre nos métaphores: c'est le seul moyen, quand les traits forts commencent à pâlir dans une langue, de les rafraîchir, de leur redonner vie et chaleur. On a peine à croire à quel point nos meilleurs vocables sont affaiblis; le mot «raisonnable» a perdu presque tout cachet, on comprend encore sa signification, mais on ne la ressent plus à cause de la foule des gens qui se sont parés de ce titre. Déraisonnable est, à sa manière, plus fort. Un enfant raisonnable est une sale graine de délateur dévot et lâche, un garçon déraisonnable est beaucoup mieux. Le son de Liberty.

(Bien souvent, l'idée lui venait) ... que si l'homme n'a pas le pouvoir de modeler le monde à sa

mière et la dernière donnée du dynamisme vital. Ce qui est vrai des animaux, l'est de l'homme à un degré d'intensité fort supérieur. Car chez lui, les rapports naturels, en plus de ce qu'ils sont par eux-mêmes, sont des moyens d'expression pour les besoins et les forces de l'âme et de l'esprit. Par conséquent, tout destin général se transforme chez lui en destinée personnelle. D'un le caractère toujours «fatal» (au sens latin du terme) de l'amour humain.

Comte Hermann de KEYSERLING.

penchans avec une vertu parlante. Au fond de cette affection sentimentale, il y avait cependant une vanité insupportable, un profond égoïsme, et une véritable idolâtrie de soi-même. Le reste des humains, qui ne parlaient pas le langage romanesque, fut regardé par les âmes élues comme une espèce inférieure. Qu'on ait été puisé dans Rousseau une vénération presque superstitieuse des noms d'épouse et de mère, les relations de famille se ressentirent de ces mêmes écarts. Telle femme mariée avec un homme honnête et raisonnable, se croyait la personne du monde la plus malheureuse, parce que son mari, occupé de son emploi, ne pouvait pas vaquer uniquement aux affaires du cœur, et qu'il exigeait d'elle quelque soin du ménage: elle se permettait peut-être de nourrir les sentiments exaltés d'un jeune homme, se croyant parfaitement pure, parce que de part et d'autre on dédaignait les sens comme une chose grossière. L'éducation y eut aussi sa part: on voulait avant

Théâtre National de Strasbourg

LE

TRIOMPHE

DE LA

SENSIBILITE

Caprice dramatique en six actes de
GOETHE

Documents 53, supplément à *TNS Actualité*, a été réalisé par Rémy AZZOLINI et Jean HAAS. Le directeur de la publication: André-Louis PERINETTI. Tirage: 7 000 exemplaires sur les presses de l'IREG à Strasbourg.

Dépôt légal: février 1974.

complet en soi-même, heureux, joyeux, beau. Chacun a le sien : le gai sourire ; le regard espiègle ; les yeux brûlants de désir ; la tête boudeuse ; l'esprit folâtre ; la douce mélancolie ; l'intuition profonde ; l'humeur sombre et fatidique ; la nostalgie terrestre ; les émotions non avouées ; les sourcils qui parlent ; les lèvres interrogatives ; le front plein de mystère ; les boucles séduisantes ; les cils qui cachent le regard ; la fierté divine ; la chasteté terrestre ; la pureté angélique ; la rougeur insondable ; les pas légers ; le balancement gracieux ; la tenue langoureuse ; la rêverie pleine d'impatience ; les soupirs inexplicables ; la taille svelte ; les formes douces ; la gorge opulente ; les hanches bien cambrées ; le petit pied ; la main mignonne. - Chacun a le sien, et l'une a ce que l'autre ne possède pas. Et quand j'ai vu et revu, contemplé et contemplé encore les richesses de ce monde, quand j'ai souri, soupiré, flatté, menacé, désiré, tenté, espéré, gagné, perdu — je ferme l'éventail, et ce qui était épars

des explications, comme aussi il n'a jamais voulu faire de préfaces.

Ainsi l'on s'attend à trouver dans ses Mémoires beaucoup de choses qu'il n'a pas voulu dire, parce que les relations sociales lui imposaient des réticences ; d'autres qu'il n'a pas su dire, parce que le vieux Goethe avait oublié Goethe jeune. C'est pourquoi il n'a guère expliqué que les circonstances extérieures qui ont donné lieu à la production de ses œuvres les plus originales. Toutefois, il y a dans cet ouvrage beaucoup de portraits des hommes qui ont puissamment influé sur la marche de notre littérature, et beaucoup d'anecdotes littéraires curieuses, et aujourd'hui presque oubliées chez nous, entièrement ignorées à l'étranger.

Malheureusement il a laissé une lacune entre le troisième volume de la première section de ses Mémoires et la seconde, qui contient le voyage d'Italie ; et cette lacune tombe précisément sur l'époque où le *Triomphe de la Sensibilité* a

second ordre, et elle n'a pour ainsi dire, aucun rang dans notre littérature. La raillerie est si commune en France qu'elle y est devenue facile, et qu'elle a cessé d'y être estimée comme un talent.

Nous qui pensons avoir conservé seuls les traditions de l'antiquité, d'où vient cependant que nous avons ainsi condamné l'école d'Aristophane ? fiers de posséder la tragédie grecque, d'où vient que nous méprisons la comédie d'Athènes.

Dans cette pièce allégorique, Goethe a très « ingénieusement saisi le double ridicule de l'enthousiasme affecté et de la nullité réelle. »

Il y a quelques années qu'une imitation burlesque du roman de Werther a pleinement réussi sur une scène consacrée à la gaieté la plus bouffonne. Nous demandons au public la même indulgence pour le *Triomphe de la Sensibilité*. Il nous semble que c'est une lecture piquante que celle d'une parodie des sentiments à la *Werther*, par l'auteur même de Werther. C'est une chose si

LE TRIOMPHE DE LA SENSIBILITÉ, *caprice dramatique en six actes* de Johann Wolfgang von GOETHE.

PERSONNAGES : ANDRASON, *roi de fantaisie*. MANDANDANE, *sa femme*. LA MÈME, *encore une fois*. FERIA, *sœur d'Andrason, jeune veuve*. MANA, SORA, LATO, MELA, *demoiselles de la cour de Féria*. ORONARO, *prince*. MERCULO, *son chambellan*. LE COLONEL DE SES GARDES. GARDES DU CORPS, NÈGRES, DOMESTIQUES. ASCALAPHE, *valet de chambre de Mandandane*.

ACTEURS : Mlles Cristine COMBE, Suzel GOFFRE, Roséliane GOLDSTEIN, Sophie JENEY, Christiane RORATO, Danièle SABBAG. MM. Francis FREYBURGER, Jean-Marie PATTE, assistés de MM. Christian BENETEAU, Thierry DREVON, Jean-Louis DUHALDE, Marc FLETGEN, Nicolas SCALBERT.

Texte français d'après la traduction de Charles de REMUSAT. Conseiller littéraire : Mme Renée

tous les humains qui ont atteint un niveau équivalent dans les rapports entre les sexes a développé d'un côté un certain ascétisme, et de l'autre un penchant toujours croissant à vivre marié. La raison en est précisément que le mariage n'appartient pas à l'ordre naturel, mais à l'ordre spirituel. Et le complexe, ne se trouve pas dans la Nature, mais dans l'Esprit.

Le mariage, ce n'est pas l'amour institutionnalisés ; ce n'est pas, comme le démontre la loi romaine, une convention qui assure la mise au monde d'enfants légitimes ; ce n'est pas d'avantage une coopération économique ni un contrat social : le mariage est un lien spirituel librement accepté et consenti. C'est pourquoi plusieurs

Les monodrames ont été introduits sur notre théâtre, je crois, par imitation du Pygmalion de baroques.

gallère mais imitative des vers et dans les rimes d'*Ascalaphus* être rendu dans une traduction, puisqu'il consiste dans la marche irrégulière. Mais je doute que le mérite du discours aux entiers, et de l'avoir liée à la fable de Protransporté cette manie du jardinage romanesque une idée bien ingénieuse, selon moi, que d'avoir tout le faitice aux choses vraies et fortes. C'est général de la sentimentalité qui substituait parimage fidèle ; en même temps il est un emblème pour échapper à ces inconvenients, en est une pouvaient pas supporter le moindre contact un peu rude. Le prince qui s'enroule de décorations de ces êtres délicats, hommes et femmes, qui champêtre s'accordait mal avec la doublelletre tages, etc., cela va sans dire. Cependant ce goût des ruines de châteaux chevaleresques, des crimi-

Il existe un proverbe anglais qui dit : il est trop sot pour devenir fou ; il entre dans cette remarque une très fine observation.

Un écrivain qui doit l'immortalité à une statue est indigne même d'une statue.

EXTRAITS DES LIVRES - BROUILLARDS

avantage dans son amour qu'il n'aura pas beaucoup de nouvelles erreurs.

Et les ruines artistiques se mirent peu à peu à devenir naturelles. Ruines au deuxième degré.

La pièce était tout à fait vide, à part un petit rayon de soleil de seconde main qui s'éclairait par terre.

Georg-Christoph LICHTENBERG.

que contre. La femme est donc apparence. Mais ici encore il ne faut pas se laisser troubler par la leçon de l'expérience qui veut qu'on ne rencontre que rarement une femme qui soit vraiment apparence, car il y en a un très grand nombre qui ne sont rien du tout, ni pour elles-mêmes, ni pour d'autres. D'ailleurs ce destin, elles le partagent avec toute la nature et, en somme, avec tout ce qui est féminin. Toute la nature n'est ainsi qu'apparence, non au sens téléologique où un des éléments le serait pour un autre élément particulier, mais toute la nature est apparence pour l'esprit. (...) C'est ce qui explique aussi que Dieu en créant Eve ait fait choir un sommeil profond sur Adam ; car la femme est le rêve de l'homme. Cette histoire nous apprend d'une autre manière aussi que la femme est apparence. Car il est dit que Jahvé ôta à l'homme une de ses côtes. Eût-il par exemple ôté une partie du cerveau de l'homme, la femme eût bien continué à être apparence, mais le but de Jahvé n'était pas

ne parodie point ce qui est ridicule de soi-même. Les gens dont l'auteur se moque n'ont que la prétention d'être sensibles. Voilà le terme, voilà la disposition dont on abuse ; voilà l'objet de la parodie.

Charles de REMUSAT.

et une satire littéraire. Pour l'apprécier, il fallait connaître la disposition de la société germanique et le ton des livres à la mode dans le temps où elle fut composée. Plutôt que d'essayer d'en donner une idée nécessairement imparfaite, je me suis adressé au plus illustre critique de toute l'Allemagne. M. W. Schlegel a bien voulu interrompre ses grands et nombreux travaux pour m'écrire sur cette frivole question une lettre détaillée et très-remarquable qu'il m'a permis de publier. Je la joins à cette notice, et peut-être le lecteur préférera-t-il à l'ouvrage même un commentaire aussi spirituel.

Malgré de grandes autorités, malgré Mme de Staël et M. Schlegel lui-même, je n'ai point donné à cette pièce le nom sous lequel elle est connue, de *Triomphe de la Sentimentalité*. En français l'épithète de *sentimental* n'est pas, comme en anglais, prise habituellement en bonne part ; et le mot de *sentimentalité* est burlesque, tandis que le mot analogue en allemand ne l'est pas. On

d'en faire une chimère. Elle devint chair et sang et, en raison de cela, elle tomba justement sous la détermination de la nature, qui est essentiellement apparence. Elle ne se réveille qu'au contact de l'amour et avant ce temps elle n'est que rêve. Mais dans cette existence de rêve, on peut distinguer deux stades : d'abord l'amour rêve d'elle, puis elle rêve de l'amour.

En tant qu'apparence, la femme est marquée par la virginité pure. Car la virginité est une existence qui, en tant qu'existence pour soi, est au fond abstraction et ne se révèle qu'en apparence. Abstraction aussi l'innocence féminine, et c'est pourquoi on peut dire que la femme dans cet état est invisible. (...)

Cette existence de la femme (existence en dit déjà trop, car elle n'existe pas ex elle-même) est correctement exprimée par le mot grâce qui rappelle la vie végétative ; elle ressemble à une fleur, comme les poètes aiment à le dire, et même la spiritualité a en elle un caractère végé-

particulier. Cette majorité se range généralement d'avis de La Rochefoucauld, qui a dit : « Il y a des mariages heureux, il n'y en a jamais de délicieux », ou de cette princesse Lichnowsky, laquelle, jouant sur le mot allemand *Ehe* (mariage), l'appelle l'union de deux voyelles par un soupçon. Pour ceux à qui l'esprit critique fait défaut, s'ils se sont mariés à l'aveuglette dans l'espoir de trouver le bonheur, ils sont généralement déçus. Il paraît bien difficile, en fait, de fonder une institution précisément sur l'amour, au sujet duquel Carmen a vraiment dit le dernier mot en l'appelant un enfant de Bohême qui n'a jamais connu de loi. Quelle idée absurde que de vouloir maintenir par la chaîne de normes qu'invente l'intelligence, ce qui dépend essentiellement de la *Causa*, cette force élémentaire, obscure et profonde, qui est inaccessible aux prises de la raison et de la volonté, et qui suit son cours aveugle sans être influencée par aucun motif extérieur ! Et si, de l'intérieur, et de l'intérieur

sentimentales dont je parlais plus haut n'étaient que trop portées à regarder leurs maris, qui ne s'étaient pas d'objet dans la vie réelle. La sentimentalité était une plante parasite qui ne pouvait foisonner à ce point que dans l'état paisible et pour ainsi dire oisif de l'Europe avant la révolution. Le *Triomphe de la sentimentalité* n'a été représenté nullement par, que je sache, que sur un théâtre de société dans une maison de campagne du duc de Weimar. Pour amuser la scène, Goethe y a mêlé des chants et des ballets, tels que des personnes de la société peuvent les exécuter. Je ne saurais vous dire s'il a voulu faire des portraits dans tel ou tel rôle, cela est assez croyable ; mais au fond cela est égal pour l'intelligence de la pièce. Je vous ai fait une longue lettre, monsieur, et néanmoins je ne sais pas si elle contient ce que vous voulez savoir. Mandez-le-moi franchement ; mais tenez-moi compte au moins de ma bonne volonté, car je suis sorti de toutes mes habitudes

pourquoi, à toutes les époques de compréhension, Car le mariage n'est pas identique avec cette monogamie qu'on trouve aussi chez beaucoup d'animaux. D'abord, ni l'homme ni la femme ne sont souvent tous les deux soit monogames en fait, lors même que l'idéal ou la loi de la monogamie ne sont pas en vigueur, cela tient à des raisons économiques de la part de l'homme, et pédagogiques de la part de la femme. La force du lien familial ne dépend aucunement de la ter avec la plus grande richesse et la plus grande intensité sans qu'il y ait mariage dans le sens où nous l'entendons. En second lieu, le mariage ne constitue pas un idéal nécessaire au point de vue du bonheur. La majorité des humains doués de sens critique qui se proposent la félicité personnelle pour but suprême, n'ont guère de penchant pour ce lien

tatif. Elle se trouve tout à fait sous la détermination de la nature et n'est, par conséquent, qu'esthétiquement libre. En un sens plus profond, elle ne devient libre que par l'homme, et c'est pourquoi l'homme demande sa main, et on dit qu'il la délivre.

Sören KIERKEGAARD.

La famille appartient à l'ordre émotionnel ; elle existe donc par nécessité naturelle, et il s'agit d'une perversion lorsqu'elle dégénère. Le mariage, par contre, est d'ordre spirituel. C'est pourquoi son existence dépend du libre arbitre. C'est

MARIAGE

DU

pour vous satisfaire. Je suis un Brahme qui s'est retiré de la littérature ; mes gymnosophistes vont avant tout ; d'un autre côté je donne en ce moment un cours en latin sur les antiquités étrusques...

Je suis curieux d'apprendre si le succès de votre théâtre étranger se soutient. Dans ce cas-là, il est clair que la révolution a remporté un triomphe plus complet sur les trois unités et les soi-disant règles d'Aristote, que sur la féodalité et les prétentions cléricales.

W. SCHLEGEL.

bien reçue chez nous que de se moquer de soi-même !

La manie des passions, la mode de l'exaltation ne nous est pas inconnue : notre théâtre et nos romans d'une certaine époque l'attestent, et la conversation des salons en porte encore l'empreinte. Ainsi, quoique ce travers n'ait jamais fait ici les mêmes progrès que chez nos voisins, toujours si prompts à l'engouement, une pièce destinée à en retracer l'extravagance et le danger, ne sera pas pour nous sans prix ni sans objet. Complices du ridicule, nous prendrons notre part de l'épigramme. Si la fable de l'ouvrage ne nous paraît pas très heureusement conçue, le second acte, au moins, nous amusera ; car il est plein de bonne plaisanterie ; et nous aimerons cette scène du cinquième acte, où l'auteur, à l'exemple de Cervantes dans le dénombrement des livres de la bibliothèque de don Quichote, juge ses propres écrits avec tant de rigueur et de légèreté. Cette pièce est à la fois une critique de mœurs

Rousseau. On prenait des sujets dans la mythologie, Médée, Ariane ; on les appelait aussi mélodrames, parce que la déclamation était entre-mêlée de musique pour remplir les intervalles consacrés à la pantomime : c'étaient des morceaux de bravoure pour faire valoir une actrice. Cependant, comme il était difficile de resserrer une action dramatique dans un seul monologue lyrique, on se permettait quelquefois de faire entendre des voix invisibles qui amenaient le dénouement. C'est à quoi se rapporte la plaisanterie des monodrames à deux, et des duodrames à trois.

Il se peut que Goethe ait composé le monologue de Prosperine pour s'essayer aussi dans ce genre : c'est de la belle poésie tout de bon. En y joignant un prologue burlesque, Goethe a fait comme Artiphane, chez qui l'on trouve aussi des morceaux lyriques sublimes au milieu des bouffonneries. Mais l'arrivée du mari, à la fin de l'acte, est le trait saillant ; cela donne en un instant l'idée de la situation d'*Andrason*. — Les femmes

FRAGMENT D'UNE LETTRE ORIGINALE SUR LE TRIOMPHE DE LA SENSIBILITÉ

J'ai vécu quelques années près de Goethe, lorsqu'il était dans la force de l'âge et dans la maturité de son génie ; j'ai souvent passé des journées entières avec lui, et nous avons beaucoup causé sur ses ouvrages ; mais il n'aimait guère à donner

seulement, l'amour enchaîné absolument, si la sous-chance est son état spécifique, il ne peut fleurir dans une autre atmosphère que celle de l'illusion de l'objet d'un amoureux se croit tellement sûr de l'objet de ses vœux qu'il ne craint plus de le perdre par un manque de délicatesse, la plupart du temps il cesse d'aimer. Si donc la réalisation du bonheur, au sens où l'entend un amoureux, était le but du mariage, on l'aurait probablement inventé, car tout amour projeté son intensité dans la croyance à une durée perpétuelle, — mais depuis longtemps les dissolutions accumulées l'auraient discrédité. Et l'institution du mariage n'est pas non plus — c'est là le troisième point — indispensable à l'éducation des enfants. Seulement, une expérience de plus en plus générale le prouve, nul n'est forcé d'admettre pour idéal la richesse intérieure. Pourquoi donc le mariage que nous appelons chrétien — mais qui existe au même sens chez

se rassemble en une seule chose, les parties se rassemblent en un ensemble. Mon âme alors se réjouit, mon cœur se met à battre et la passion s'enflamme. C'est cette jeune fille-là, la seule dans le monde entier, qui doit être à moi et qui le sera. (...)

Bien qu'en général l'ardeur passe pour un bon signe, il ne s'ensuit pas qu'on attribuera à ma manière de voir le prédicat de solide. Aussi pour faire diversion, je dois, moi-même froid, l'imaginer froide. J'essaierai de penser la femme sous une catégorie, mais sous laquelle ? sous celle de l'apparence. Mais il ne faut pas l'entendre en mauvaise part, comme si, destinée pour moi, elle l'était en même temps pour un autre. Ici, comme dans tout raisonnement abstrait, il ne faut tenir aucun compte de l'expérience, car celle-ci dans le cas présent serait pour ou contre moi d'assez curieuse façon. Ici, comme partout ailleurs, l'expérience est une personne étrange, car elle a ceci de particulier d'être toujours pour aussi bien

convenance, il a du moins celui de tailler des verres qui lui permettent de le faire apparaître à peu près comme il veut.

Les petites filles ont un jeu qui consiste à se retourner très vite en faisant voler leurs jupes, et à s'accroupir ensuite prestement, et toutes ces cérémonies dans le but d'attraper sous leurs jupons un petit peu d'air qui s'échappe aussitôt. Se pavaner pour ne rien attraper, c'est bien souvent leur grande affaire, même à un âge plus avancé — et elles font précisément usage des mêmes filets.

Les hommes ne sont pas en personne dans le monde, ils envoient à leur place une poupée habillée qu'ils affublent comme il leur plaît.

Il n'était point esclave de sa parole, comme on a coutume de dire ; au contraire, il exerçait sur ses

Se métamorphoser en bœuf, ce n'est pas encore se suicider.

Une fois de plus, je recommande les rêves. Nous vivons et éprouvons des sensations aussi bien en rêve qu'à l'état de veille. L'un constitue aussi bien que l'autre une partie de notre existence. C'est un des privilèges de l'être humain que de rêver et d'en être conscient. C'est à peine si l'on a fait de tout cela un usage convenable. Le rêve est une vie qui forme avec l'autre part de notre existence ce que nous appelons la vie humaine. Les rêves se perdent peu à peu dans notre état de veille, et il est impossible de dire où commence l'un, où cesse l'autre.

Nous sommes si niais que nous insistons toujours sur le naturel. D'autres sont plus avisés : à Londres, *he is a natural* ne signifie rien de moins que : c'est un imbécile ; qui ne sait que fils naturel est l'équivalent de bâtard déshonoré et que, dans

temps, étaient, je crois, vulgaires et peu spirituels. Goethe dans ses Mémoires fait mention d'un des plus connus alors, intitulé : *Les joies du jeune Werther*. — Il y avait certainement de sa faute ; mais il y avait aussi de son erreur : il avait été en même temps le magicien et la dupe de ses propres prestiges. Werther, dans lequel il s'est identifié avec son héros, *Stella, Clavijo* en portent des traces non équivoques. Mais Goethe, doué d'un naturel vigoureux, d'un esprit pénétrant et porté au sarcasme, guérit bien vite de la maladie qu'il avait inoculée aux autres : il arriva sain et sauf au rivage, tandis que ses débiles admirateurs se débattaient encore dans un déluge de larmes dont il avait occasioné le débordement. C'est dans cette situation qu'il composa le *Triomphe de la sentimentalité*. Avouez qu'un poète, sur la tête duquel pèsent des accusations assez graves, qui reconnaît lui-même dans les premières productions, ou pour mieux dire explosions de son génie, un certain alliage d'erreur, dont cependant

qu'elles ne soient pas prêtes à sacrifier un engouement même vif à la perspective d'un bonheur qu'elles jugent plus sérieux. Et en agissant ainsi — une expérience millénaire le prouve — elles ont presque toujours raison. Le bonheur que donne le mariage n'est pas fonction de l'amour seul. Et d'autre part, il y a eu des mariages d'amour et des mariages d'argent et des mariages de convention et des mariages pour motifs religieux, qui tous ont finalement conduit au même genre de félicité. C'est que le mariage constitue un lien spirituel qui intègre dans une synthèse supérieure et autonome, sinon toutes, du moins une grande partie des tendances qui poussent les sexes à s'unir. Et, d'une façon ou d'une autre, c'est à une intégration du multiple et du contradictoire qu'aspire tout être humain ; car l'unité expression de paix intérieure. crée seule un bonheur complet et durable à la fois.

Or, quelle est la vertu spéciale de la vie matri-

trop coquettes pour que cela ait jamais bien prendre. L'Italie a eu un retentissement bien tardif dans les lettres de Foscolo. Les Nuits d'Young datent d'une époque un peu antérieure ; la nouvelle Héloïse, les écrits de Sterne, dont l'admirable ironie ne fut guère sentie, tandis qu'on s'attachait uniquement aux mort-ceux touchans ; les poésies d'Ossian nouvellement découvertes, ou plutôt fabriquées, et une foule de romans, voilà ce qui composait la bibliothèque du public sentimental de ce temps. De la littérature, l'imitation passa dans le ton de la société et même dans les mœurs. C'était un rôle pour les jeunes gens que de s'habiller à la *Werther*, de se faire sombres et mélancoliques, de braver enfin les convenances sociales comme un outrage fait à la nature ; tandis que rien n'était plus facile que les sentiments dont ils faisaient parade. Les femmes, de leur côté, s'empressèrent d'adopter une coquetterie doucereuse et papé-

La femme, éternellement riche de nature, est une source inépuisable pour mes réflexions, pour mes observations. Celui qui n'éprouve pas le besoin de ce genre d'études peut bien s'enorgueillir d'être ce qu'il voudra dans ce monde, sauf une

LA FEMME ÉTERNELLEMENT RICHE DE NATURE...

BÜRGER, Roiß DIETZ, Jean DUCHESNE,
Nouréddine EL AÏI, Édgar ERNST, Gérard
FOURBOUT, René FUGLER, Alfred FRANK,
Alphonse FRITSCH, Jean GARCIA, Henri
GEISKOPF, Jean HAAS, Roland HEINTZEL-
MANN, Maurice HIRSCH, René HUGEL, Mar-
IMBERT, Raymond JACQUES, Jean JACQUE-
MOND, François JUNG, Jean-Michel JUNG,
Bernard KIARER, Michel LAVUNAY, Bruno
LELAIT, Godéfray MENSAN, Patrick PAVIL-
LARD, Jean PERCET, Claude PETTIERRE,
André PHILIPPON, Jean-Claude POIREL,
André RIEMER, André ROOS, Jean SAND,
Jean SCHMITT, Marcel SCHWARZ, Jean-Marie
SEMA, Fernand SIMON, Jean-Pierre SOC-
COJA, Gérard VIX, Bernard WAELDE, André
WIMMER, Raymond WIRTH.

SAUREL. *Décors et costumes* de M. Otto SCHAUER. *Mise en scène* de M. Jean-Marie PATTE.

La mécanique des boîtes a été inventée et construite par MM. Henri GEISKOPF et Jean SAND. *La peinture et les accessoires ont été réalisés* par MM. Charles MARTY et Jean-Louis DUHALDE. *Equipe du Théâtre National de Strasbourg :*

Mmes Christiane BACQUET, Carmen BLEGER, Martine BREYMANN, Jacqueline DUCHESNE, Noémie DUMAS, Nicole GALERNE, Patricia GUHL, Marie-Louise HECKER, Katia KLIPFEL, Bernadette LANDRU, Danielle LUSTIG, Violette MAILLET, Paulette NONNENMACHER, Monique PRIVAT, Caroline SINGER, Josiane SPRAUER, Sabine STROSSER, Nicole WATRINET, Nicole WEBER.

MM. Jacques ALBERT, Kepa AMUCHASTEGUI, Rémy AZZOLINI, Pierre BATON, Raymond BLEGER, Romain BONI, Albert BOTELLA, Paul BRECHEISEN, Paul BRU, Raymond

NOTICE SUR LE TRIOMPHE DE LA SENSIBILITÉ

Voici un ouvrage qui pourrait bien n'obtenir que les dédains du goût français. Le genre fantastique trouve chez nous peu de faveur, même lorsqu'il est relevé par une intention satirique. Nous reléguons la parodie sur les théâtres du

La première satire fut certainement faite par vengeance. L'utiliser pour améliorer son prochain contre le vice et non pas contre les viciés, c'est une idée déjà bien léchée, refroidie et apprivoisée.

Cette vive sensibilité dont tant de gens se vantent n'est que trop souvent la conséquence d'une déchéance des forces de l'esprit. Je ne suis pas spécialement dur de cœur, et pourtant la pitié qui m'envahit parfois dans mes rêves ne peut se comparer avec celle que je ressens quand ma tête est éveillée. Dans le premier cas, c'est un plaisir qui confine presque à la douleur.

C'est grand dommage qu'on ne puisse pas voir les instincts intellectuels des écrivains pour en déduire ce qu'ils ont mangé. Rien ne contribue davantage à la sérénité de l'âme que de n'avoir aucune opinion.

L'ivresse, comme la peinture, comporte une partie mécanique et une partie poétique ; l'amour aussi d'ailleurs. Qui est amoureux de lui-même a du moins cet

semblables. Un fou qui s'imagine être un prince ne diffère du prince qu'il est en fait que parce que celui-ci est un prince négatif, tandis que celui-là est un fou négatif. Considérés sans leurs signes, ils sont

Échange de lettres entre deux personnes qui ne s'aiment pas, mais dont chacune voudrait rendre l'autre amoureuse d'elle, au point qu'elles mourraient d'amour ou se suicideraient. Une telle chose pourrait être drôle.

C'est promesses un tel despotisme qu'il en faisait ce qu'il voulait.

été composé, de sorte qu'il n'en parle pas. Je m'en vais vous décrire le mieux que je pourrai les folies dont cette pièce est la parodie.

Le roman de Werther fit une sensation extraordinaire. Les imitations exagérées arrivèrent en foule, et on peut les diviser en deux classes : le genre furibond et le genre lamentable. Dans le premier, on distingua deux hommes dont Goethe parle dans ses mémoires, Lenz et Kingler. Les furibonds avaient quelques lueurs de génie au milieu de beaucoup d'extravagance ; les lamentables étaient tout-à-fait niais. Le roman favori des pleureurs était *Siegwart*, composé par un certain Miller. C'est une lecture qui m'a fait verser beaucoup de larmes à l'âge de dix ou douze ans.

On ne saurait attribuer tout cela à la seule influence de Goethe. Il s'était manifesté une tendance semblable dans plusieurs pays, et nommément en Angleterre. En France, les hommes alors étaient trop frivoles et les femmes

de Werther, ombraquée de saules pleureurs ; plus loin la cabane de Marie de Moulins, et peut-être la harpe d'Ossian suspendue dans une grotte ;

Je dois dire quelques mots sur *la nature de cabinet et de voyage* du prince efféminé. Le goût des jardins anglais était alors très répandu en Allemagne ; la sentimentalité s'en mêla. On se contenta plus de présenter des paysages rians et pittoresques, on voulut écartier tout ce qui trahit les soins du jardinier qu'on regardait comme un sacrilège envers la nature : on imita mesquinement les sites agrestes et sauvages, et l'on tomba dans de grandes puérités. On peupla ces jardins de souvenirs romanesques, pour être à même de se plonger à chaque pas dans des rêveries mélancoliques. Ici c'était la tombe du père Lorenzo avec une croix de bois, surmontée de sa pauvre tabatière ; là une urne en l'honneur des hommes dans les questions vitales que le fait intime — sont averties par l'instinct que le fait n'est pas une garantie de bonheur. Il est rare

Il ne veut pas faire la confession expresse, ne saurait se tirer d'affaire avec plus de grâce et d'habileté.

chose : il n'est pas un esthéticien. La splendeur, le divin de l'esthétique est justement de ne s'attacher qu'à ce qui est beau ; pour le fond, elle n'a qu'à s'occuper des belles-lettres et du beau sexe. Je peux me réjouir et réjouir mon cœur en imaginant le soleil de la féminité rayonnant dans sa plénitude infinie, s'éparpillant en une tour de Babel, où chacune en particulier possède une petite parcelle de la richesse entière de la féminité, mais de sorte qu'elle en fait le centre harmonieux du reste de son être. En ce sens, la beauté féminine est divisible à l'infini.

Mais chaque parcelle de beauté doit être mesurée dans son harmonie, sinon un effet troublant en résulterait et on arriverait à la conclusion que la nature n'a pas réalisé tout ce qu'elle avait en vue en s'occupant de telle jeune fille. Mes yeux ne se lasseront jamais d'effleurer du regard ces richesses externes, ces émanations propagées par la beauté féminine. Chaque élément en particulier en possède une petite parcelle, tout en étant

langues ne possèdent qu'un mot pour hanger et promesses : en dédant de se marier, on se lie comme on le fait en donnant sa parole. C'est pourquoi, instinctivement, les jeunes filles deviennent sérieuses dans leur attitude devant la vie, aussitôt que se pose pour elles la question du mariage : la première idée qu'elle évoque en elles, c'est celle de la responsabilité — idée qui appartient au même plan spirituel que la promesse. Et si le jeune homme exprime souvent son désir de se marier en disant qu'il s'est décidé à « se ranger », cela a la même signification : il veut se ranger dans un ordre nouveau et sérieux dans son essence. Evidemment, chaque être jeune espère d'instinct réaliser dans le mariage son idéal de bonheur parfait. Mais ici aussi, les femmes — tellement plus profondes que la moyenne des hommes dans les questions vitales que le fait intime — sont averties par l'instinct que le fait n'est pas une garantie de bonheur. Il est rare